En marge des fêtes de Pâques : "Il est ressuscité..."

Autor(en): **Zermatten, Maurice**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Le messager suisse de France : revue mensuelle de la Colonie suisse de France**

Band (Jahr): **8 (1962)**

Heft 4

PDF erstellt am: **28.05.2024**

Persistenter Link: https://doi.org/10.5169/seals-849091

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

En marge des fêtes de Pâques

" IL EST RESSUSCITÉ... "

par Maurice ZERMATTEN

★ ★ ★

J'aime à me joindre, par la pensée, à ces femmes venues de Galilée avec Jésus, et dont nous parle saint Luc, l'évangéliste. Il y a toujours plus de femmes que d'hommes sur les chemins de la souffrance et de l'amour. Les hommes, déjà, vivaient dans des rêves obscurs ; l'argent les occupait seul, avec l'ambition et la guerre. Ce va-nu-pieds, qui parle des brebis et des colombes, en quoi les intéresserait-il ? Qu'y a-t-il à gagner à l'entendre ? N'est-il pas un peu ridicule avec ses paraboles où tout un royaume n'est plus qu'une graine de moutarde ? La poésie nous délègue ces doux illuminés qui s'entêtent à nous redire que la vraie vie n'est pas de ce monde. D'où serait-elle donc ? Quel sens auraient nos jours s'ils n'étaient voués qu'à des spéculations hasardeuses sur un paradis dont aucun des hôtes n'est revenu nous dire qu'il existe seulement ? Soyons riches, soyons puissants ! L'argent se compte avec les doigts ; la gloire se mesure aux titres qu'elle nous confère. Quand on est mort, on est bien mort...

Il n'y a donc guère que des femmes pour ne pas se satisfaire de cette courte philosophie. Elles se pressent autour de cet homme qui leur demande aussi de lui envoyer leurs enfants. Quand il parle, tout le désordre du monde se dissipe ; il s'assied au bord du puits et les oiseaux viennent se poser près de lui parce que la paix, tout à coup, règne d'un coin à l'autre de la terre. Il n'y a plus ni riches ni pauvres, ni faibles, ni puissants. Les âmes recouvrent l'innocence de leurs premières années. Un accord merveilleux se rétablit entre l'homme et l'animal, entre l'homme et le cyprès, le cyprès et la colline.

★

Donc, les femmes l'ont suivi sur le chemin de sa Passion. Timides, plaintives, elles ont assisté à son supplice. Que pourraient-elles entreprendre pour le délivrer ? Les soldats de Pilate sont armés jusqu'aux dents. Du reste, comment ne point penser avec elles qu'il n'acceptera pas jusqu'au bout toutes ces ignominies ? — « Si tu es le roi des Juifs, sauve-toi toi-même ! » Oui, s'il a dit vrai, nous le verrons tout à coup se détacher de ces poutres où ils l'ont cloué, s'envoler, comme un oiseau de feu, vers le royaume de son Père. S'il ne fait rien, vraiment, c'est que ses ennemis auront raison. C'est que, par-delà la mort, il n'y a que de l'ombre et du silence.

Elles l'interrogent du regard, lointaines, affolées. Oh ! qu'il nous donne cette preuve et nous garderons son image dans notre cœur ! Ses paraboles étaient belles ; il a guéri des malades, rendu la vue aux aveugles, la voix aux muets, l'usage de leurs membres aux paralytiques : est-ce assez ? Après tout, il n'est pas le premier guérisseur à proposer des remèdes aux maux de notre corps. Ses paroles étaient de miel, mais n'étaient-ce donc que des paroles ? Des belles histoires qui s'envolent dans le vent ? S'il n'est pas plus fort que ces deux larrons qui l'encadrent, eux aussi crucifiés sur la colline, alors, il nous aura trompés...

Non, rien ne se passe sinon que son visage exprime encore une douceur infinie. Quand elles redescendent vers la ville, lasses d'attendre le miracle, elles n'osent se regarder. Leurs bouches sont fermées. Cette victoire qu'elles ont attendue de toute l'intensité de leur foi ne s'est pas manifestée. Il a tout accepté, tout, l'éponge gorgée de vinaigre, la lance dans son flanc, les crachats, les injures. Cent fois, elles ont failli s'évanouir : lui n'a pas esquissé un geste de défense. Il est bien vrai, cependant, que les ténèbres, de la sixième à la neuvième heure, se sont répandues sur la terre, vrai que le soleil s'est obscurci... Mais quand il a appelé son père, que sa tête est retombée, s'est immobilisée sur sa poitrine, rien. Personne n'a répondu. Si le ciel n'était pas vide, on aurait vu des légions d'anges emporter ce cadavre dans les nuées...

Cependant, un homme de Judée, disciple comme elles de celui qui vient de mourir, est allé demander à

Pilate de lui accorder le soin d'ensevelir le crucifié. Elles le savent ; tout se sait dans ce petit groupe dont elles font partie, misérable, abandonné, retombant à la vulgarité d'une vie sans espérance. Non, elles ne peuvent encore se résigner au désastre. Il faut suivre jusqu'au bout ce chemin de fidélité qu'il ouvrit devant elles. Il se peut qu'il ait seulement voulu les éprouver.

Elles accompagnent donc Joseph d'Arimathie sur le Calvaire, l'aident à descendre Jésus de la croix, l'enveloppent dans un linceul. Quelle que soit leur tendresse pour ce mort, elles sont bien obligées de voir qu'il est comme tous les autres morts : froid, et ses bras raidis consentent avec peine à s'allonger le long du corps. Le sang séché mouchette les flancs et la poitrine ; le fouet a zébré la peau ; des caillots pendent sous la plaie de la lance ; le front est cisaillé de blessures tuméfiées. Du moins, les soldats ne lui ont-ils pas rompu les genoux.

Affairées, elles oublient un instant leur détresse. Rien n'est meilleur à l'âme que les travaux manuels qui requièrent toutes les forces disponibles. Plier ce linceul, le coudre convient à des mains de femmes.

★

C'est fini. Joseph l'a chargé sur ses épaules. Le sépulcre n'est pas loin, taillé à même le roc, et personne n'y a jamais été mis. Il fallait du reste se dépêcher. Le lendemain était jour de sabbat. La loi l'exige : dès le coucher du soleil qu'on se prépare pour le jeûne et la prière !

Une fois encore, elles regardent leur maître. Non, ce n'est plus lui, seulement les formes d'un corps enveloppé de toile blanche. Pas un signe, rien. Joseph s'en va le premier, la tête basse. Il eut quelque peine à rouler sur l'ouverture du sépulcre la grosse pierre taillée. Elles l'ont aidé. Aucune puissance n'est venue les secourir. Ce Père dont il a parlé si souvent, quel soin prend-il de son fils ? Si les disciples de Judée n'y avaient paré, ce corps, sur la croix, eût nourri les corbeaux...

Si tristes qu'elles soient, elles ne peuvent encore tout à fait désespérer. L'une d'elles se souvient tout à coup qu'il a parlé de sa résurrection. Elle cite de mémoire des paroles qu'il a dites, qu'elle n'avait pas bien comprises, mais les événements d'aujourd'hui les éclairent : « On se moquera de lui, on l'outragera, on le conspuera, on le battra de verges, on le fera mourir ; et, le troisième jour, il ressuscitera... »

— Le troisième jour, il ressuscitera... Tu es bien sûre ?

— Il me semble...

Alors, au lieu de retourner chez elles, elles passèrent le jour du sabbat chez des amis, parlant du maître, comptant les heures. Mort, il leur semblait plus présent encore dans leurs pensées qu'en ces temps où il leur proposait ses énigmes. Dès que la loi fut satisfaite, à l'aube de la semaine nouvelle, elles reprirent le chemin du sépulcre.

— Qui roulera la pierre trop lourde pour nos seules forces ?

Elles venaient avec des parfums, ressassant la prédiction qui les soutenait depuis l'avant-veille et dont l'accomplissement seul les pouvait sauver du désespoir. Ce matin n'était-il pas le matin du troisième jour ?

— Nous veillerons jusqu'à la nuit. S'il se lève, nous serons là pour le suivre...

Quel ne fut pas leur étonnement quand elles découvrirent que le tombeau était vide ! Ses ennemis étaient-ils venus le prendre ? Se pouvait-il que déjà...

L'apparition de deux personnages vêtus de robes resplendissantes leur coupa le souffle. Humbles, elles baissèrent la tête.

— Pourquoi cherchez-vous parmi les morts celui qui est vivant ? Il n'est pas ici : il est ressuscité...

— Il est ressuscité...

C'était maintenant comme un carillon qui chantait dans le ciel. Des légions d'anges naviguaient dans les espaces du matin ; les fleurs répandaient des parfums de paradis ; les cyprès ondulaient à la brise comme les palmes au jour des Rameaux.

— Ressuscité...

Tout, donc, était vrai. Cette résurrection cautionnait l'authenticité de tout ce message d'amour dont les paroles tintaient, joyeuses et triomphantes, dans le cœur des femmes émerveillées. Oh ! qu'elles courent maintenant vers la ville, qu'elles crient aux carrefours la bonne nouvelle ! Elles iront partout, de maison à maison, en répétant à toutes les oreilles vivantes :

— Venez avec nous parce qu'il est ressuscité !

Telle est la joie de Pâques. Que l'incroyant se repaisse d'aimables symboles ! Qu'il glorifie les rites de la nature, la gloire des saisons accordée aux vieilles mythologies attendrissantes ! Il est bien vrai qu'une poésie admirable se dégage des carillons de Pâques et les légendes nous ramènent de Rome des danseuses sonores. Les fleurs d'avril pendent aux rameaux éblouis.

Ce n'est rien, à la mesure de notre certitude. La mort vaincue, c'est notre âme promue à l'éternité. Un jour, nous quitterons les rives de nos fleuves pour entrer dans la lumière. Il fera beau sur les collines qui dominent Jérusalem. Deux anges aux vêtements de feu nous diront :

— Entrez dans le Royaume du Père. Celui que vous avez crucifié vous a ouvert la porte. Il est là-haut ; il vous attend...

M. Z.